



ABONNEMENTS, FRANCE { Un an 3
Six mois 1 50
Abonnements de propagande : 0,50 centimes
pour deux mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR { Un an 5
Six mois 2 50
Abonnement double, 2 exemplaires sous la même
bande, un an : 8 francs.

TOUJOURS LES HORREURS D'ANIANE

EMBASTILLEMENT DE 72 GOSSES



BOURREAUX DE GOSSES

Mille marmites, on se demande dans quelle cochonne de saison nous vivons ?

Les actes de barbarie les plus carahinés se perpétrent et on ne bouge pas plus que des étroits gelés !

Qu'avons-nous donc dans les veines, nom de dieu ?

C'est-y de l'eau claire, du jus de chique, ou simplement du pissat de richard ?

En tous cas, c'est foutre pas bien rouge !

Tenez, les bons bougres, avez-vous appris la dernière vacherie que se sont permise les torturateurs d'Aniane ?

Lisez, nom de dieu !... Lisez !... Et si vos poings ne se ferment pas de rage, si vous ne bondissez pas de colère, c'est que vous êtes mûrs pour être encaqués dans un tonneau de vidange.

Voici :

« Soixante-douze détenus, âgés de quatorze à seize ans, évacués de la colonie d'Aniane, ont été transférés à la colonie correctionnelle d'Eysses, près de Villeneuve-sur-Lot. »

Fournière demandait des réformes. En voilà, mille tonnerres !

L'administration choppe les gosses, à l'aveuglette, par grandes fournées et les colle en prison, — 72 d'un tas, c'est pas ordinaire.

Jusqu'à présent, c'est le plus clair résultat de la fumisterie enquêteuse emmanchée par les bourriques ministérielles.

Mais alors !... C'est la lettre de cachet, l'embastillement sans phrases, l'inquisition cynique.

Vous êtes des hommes, vous, — et vous êtes censés responsables.

Eh bien, si, demain, vous faites une blague que les chats-fourrés prétendent irrépréhensible, ils ne pourront vous expédier en prison ou au bagne, sans remplir une kyrielle de formalités. Quoique dans leurs griffes, il y aura mèche de vous débattre, de vous expli-

quer, de vous défendre. On ne vous jugera pas dans une cave et les amis pourront se démancher pour vous tirer du guépier.

Il n'en va plus pareil quand les délinquants sont des gosses.

Bonsoir les garanties ! L'arbitraire triomphe.

Ça devrait être le contraire, semble-t-il : les gosses ne calculent guère ce qu'ils font, leurs gamineries sont autrément inconscientes que les frasques d'un homme et une indulgence sans bornes devrait être la règle.

Je l'en fous ! C'est juste l'opposé : ce qui vient de s'accomplir à Aniane en est une sacrée preuve.

Sous prétexte que les soixante-douze pauvres gosses en question ont fait du chahut, on les a fourrés dans des wagons cellulaires et embarqués à la prison d'Eysses — je dis prison, et je dis bien, nom de dieu ! une colonie correctionnelle, c'est une prison... sauf l'étiquette.

Ces soixante-douze petits malheureux ont entre 14 et 16 ans, — ils ont donc de la boule de son sur la planche ! On ne les lâchera qu'à 21 ans — 18 ans, peut-être...

Ainsi, les plus bidards ont, au minimum, deux ans de prison à s'ap-payer.

Oui, mille charognes, deux ans !

Et ça, pour des habiotes qui, pour un homme dans la force de l'âge et la plénitude de sa responsabilité, entraîneraient tout au plus huit ou quinze jours de prison.

—

J'ai dit peu de chose, la semaine dernière — faute de savoir — du bachanal qui a servi de prétexte à l'embastillement des soixante-douze gosses. Revenons-y :

Dans la nuit de Noël, pendant que les garde-chiourmes réveillaient, une vingtaine de gosses se mirent à farandoler dans le dortoir et à brailler des chansons plus ou moins catholiques.

Le directeur, une crapuleuse brute, fit coller en cellule les meneurs.

Mais, va te faire foutre ! Le chahut recommença dans la nuit du premier janvier et, ce coup-ci, fichus complètement en rage par la vacherie des garde-chiourmes, les gosses ne se bornèrent pas à farandoler : ce fut une vraie révolte !

Le bourrique de directeur a expliqué que les gosses punis de cellule profitèrent de l'interdiction de l'emploi des mentholes pour se rehaïffer en plein.

Il est à cran, mossieu le directeur !

Ah, s'il avait osé employer les menottes, la camisole de force, le baïllon et les instruments de torture à l'avant, il aurait étouffé la révolte en germe.

Peut-être eût-il fait coup double : étouffé quelques gosses en même temps que la révolte...

La belle foutaise ! On aurait mis « l'accident » sur le compte de la phytisie galopante.

Le mufle n'a pas osé : le potin fait autour de son bagne a mis, pour l'instant, un bouchon à sa férocité de tortionnaire.

Turellement, le populo s'attroupa autour du Biribi d'Aniane et les petits révoltés, accrochés aux barreaux des fenêtres, ne se gênèrent pas pour huer cette tourbe d'avachis et surtout pour engueuler les femmes dont les entrailles restaient insensibles.

Ils firent bien, les petiots !

Quoi ! Il y avait autour de cette Bastille une foultitude de badauds et ces andouillards se sont bornés à relâcher le spectacle ! Ils n'ont pas attrapé directeur et garde-chiourmes par la peau du cul ?

—

La révolte a fini à l'arrivée des gendarmes et des pompiers qui douchèrent les mutins.

Le préfet s'amena aux troussees des pandores et il s'offrit le plaisir de jouer au Gallifet ; c'est ce jean-foutre qui est, pour une bonne part, responsable de l'embastillement des 72 gosses expédiés à la prison d'Eysses. Un coup la révolte étouffée, il s'est fendu d'une postiche aux gosses :

« On voulait être gentils avec vous. Vous n'avez pas voulu, vous vous êtes révoltés. Tant pis pour vous ! Vous allez trinquer dur et, pour commencer, on va taper dans le tas... »

Ce bon préfet a raté sa vocation : il aurait dû prendre la succession à Deibler.

Quand l'animal eut fini de haver, on procéda au triage et, de par la volonté du préfet, doublée de celle du directeur, on rafia les 72 gosses qui viennent d'être expédiés à Eysses.

« Tout est bien qui finit bien ! » dit le porverbe.

Reste à savoir si c'est fini ?

Les bourreaux ont tapé dans le tas... que feront les victimes ?

L'un destorturé, menaçant du poing le directeur lui a craché à la gueule : « Je suis libérable dans un an et si jamais, on vous trouve refroidi dans

quelque coin, on pourra, sans crainte, m'accuser du coup. »

Nom d'une pipe, il faut vraiment que le pauvre en ait enduré de cruelles pour cracher ainsi sa haine à la face du chef de ses bourreaux !

Ah, si les bourgeois n'étaient pas aussi bêtes que scélérats, ils auraient le trac de l'avenir : les Biribis des Gosses sont farcis de petits gas farouches qui, une fois lâchés voudront se venger et, à leur tour, pourraient bien taper dans le tas.

Et les pleins-de-truffes s'épateront alors ! Ils ne voudront pas comprendre qu'à être cruels envers les gosses, ils ont donné à ceux-ci le droit d'être implacables !



AUX CHANTIERS DE DIEPPE

Y a du grabuge aux chantiers de construction du Pollet : les trois cents prolos de la boîte se sont fichus en grève après avoir tamponné un brin l'un des jean-foutre du bagne.

Depuis un bout de temps, les prolos renouaient ferme après les deux sac-à-mistouffe sous la coupe desquels ils se trouvaient : le numéro un, François, et le numéro deux, Bazin.

La dernière vacherie de ces deux mecs mit le comble à l'exaspération des bons bougres : samedi soir, à propos de bottes, cinquante ouvriers étaient mis à pied.

Le lundi, à la reprise, y avait du grabuge dans l'air ; voilà qu'à un moment, le Bazin se permit une observation à un prolo.

— Pas de ça, lisette !

Et tous les bons bougres de se grouper autour du contre-vache et de l'engueuler d'abord, — ensuite de le frictionner !

Sur ce, tous les prolos lâchèrent le turbin et réclamèrent le renvoi du Bazin.

Le sous-préfet leur passa de la pomnade, leur serina d'être calmes et inodores, de reprendre le collier de maître et d'attendre patiemment le retour du grand chef du bagne qui est actuellement en balade.

De prime abord, les bons bougres se laissèrent amadouer et ils reprirent le turbin ; mais, au bout de quelques minutes, ils réfléchirent qu'ils aggravaient comme des gourdus et ils lâchèrent définitivement leur boulot.

Ils ont promis de ne redonner au travail que lorsqu'on les aura débarrassés de sac-à-mistouffes Bazin.

Les bons bougres ne sont guère exigeants, nom de dieu ! Tant qu'ils y sont, ils pourraient bien exiger que leurs ex-

ploteurs beurrent un tantinet leur pain sec !

A TUNIS

La Tunisie semble être un patelin en dehors du mouvement. C'est de l'illusion, bon dieu ! Plus on va et plus tout y ressemble à l'Algérie et à la France — l'exploitation surtout y est pareille, sinon pire ! Et dam, les prolos ne sont pas toujours disposés à se laisser gruger par les singes. C'est ce qui arrive : les déchargeurs du port de Tunis viennent de se fiche en grève et ils exigent 3 fr. 50 par jour au lieu de 2 fr. 50. C'est pas béfél !

Contre les Lois Scélérates

Dans quelques jours va paraître, à la REVUE BLANCHE une grosse brochure qui fera un brin de pétard, — contre les lois scélérates.

Et cette brochure est due à une collaboration pas ordinaire :

Y aura d'abord un grand flambeau de Pressensé,

Ensuite un article déjà publié dans la REVUE BLANCHE, œuvre d'un « juriste » qui explique dans quelles conditions de loufoquerie écurante furent votées ces lois,

Puis, troisième, une tartine de moi, déjà parue la REVUE BLANCHE et qui est le résumé des conditions abominables qui ont conduit au baigne les pauvres camarades pris au traquenard de ces lois maudites.

Comme trinité de collaborateurs, c'est pas tard !

Du second, du « juriste » je ne dirai rien ; il désire conserver l'anonymat — si vous le voulez, vous pouvez supposer que c'est un magistrat qui a jeté son jupon aux orties...

Parlons au premier, Pressensé.

Il vient de loin, celui-là ! C'est un de ceux que l'affaire Dreyfus a secoué — et le plus franc et le plus hardi. Dans toutes les réunions où, ces dernières semaines, il a pris la parole, il a eu soin d'appuyer sur la chancelle et d'expliquer qu'il était décidé à aller loin.

C'est un aristo d'origine. Et, mieux vaut avoir affaire à ceux-là qu'à des parvenus ou à des politiciens de profession.

Il avait un superbe fromage au Temps, il n'avait qu'à se laisser vivre gentiment.

Au lieu de ça, quand il s'est aperçu que la société actuelle n'est qu'un salmigondis d'injustice il n'a pas barguigné et il est chiquement parti en guerre.

Le voici maintenant qui s'attèle à la campagne contre les lois scélérates, — et j'espère qu'il ne lâchera pas pied et que, sans répit, il s'acharnera jusqu'au jour où les victimes seront tirées du baigne et les lois maudites abrogées.

Après quoi, il ne lui restera qu'à continuer du même pied : c'est pas les iniquités qui manquent !

Et il se démanche ! Son action contre les lois scélérates n'est pas limitée à la collaboration de la brochure qui va paraître : dans toute les réunions où il parle, il cause contre ces lois et il s'emballa. Cette semaine il était à Orléans, samedi il donnera une conférence à Toulouse.

Reste à savoir si les ligues des Droits de l'Homme vont imiter son ardeur et lui embolter le pas catégoriquement.

E. P.

MAQUEREAUTAGE LÉGAL

Un flic belge, de Charleroi, était propriétaire d'une jolie femme épousée en justes noces. Un de ces derniers matins la propriété du roussin joua de la fille de l'air avec un jeune gas de son choix.

Les tourtereaux allèrent se réfugier à Amiens. Lorsque le policier de mari sut la chose, il fit constater l'adultère par un quart-d'œil et porta plainte aux juges.

En même temps il avisait les amoureux que, moyennant 5.000 balles il céderait ses droits et retirerait sa plainte.

Pris d'une frousse abominable, les pauvres amoureux se présentèrent au Palais d'Injustice. Ils communiquèrent au chef du comptoir la lettre où le mari formulait ses « honnêtes » propositions, plus un reçu de 2.000 francs, signé de lui, — ce qui semblait indiquer que le marché était conclu, puis qu'un acompte avait été versé.

On s'informa, en Belgique, auprès du sauloiaud de cornard : il confirma que, pour 5.000 balles il laisserait à son concurrent la libre jouissance de son bien..., c'est-à-dire de sa femme ; mais, il jura sur la tête du père des Mouches et sur tous les saints du paradis qu'il n'avait pas reçu la moindre gallette et que le papier portant versement de 2.000 balles était aussi faux qu'un poulet de l'Etat-Major.

Saperlipopette ! Ça va bien : déjà nous avions le colon Henry, — le faussaire patriote ! et voici que la Belgique nous en-

voie du nanan, — le faussaire par amour ! C'est beaucoup de faussaires, nom de dieu ! Mais, qu'on leur élève des statues et qu'ils nous foutent la paix.

Selon mes idées, ce cornard qui veut céder sa femme contre finances est un sacré sauloiaud. Y a pas d'erreur !

Mais, en bonne logique, il ne pêche pas par un raisonnement de guingois : il tire de sa situation de propriétaire des conséquences indiscutables.

En cas d'adultère, les juges allouent au mari lésé des dommages-intérêts. Notre flic, d'un naturel peu procédurier, a voulu fixer lui-même le dommage, — c'est une transaction amiable sur un point en litige.

Le porc s'est dit ceci : « Ma femme est ma propriété, or, qui use de ma femme me doit une indemnité. »

Et tout de go, de fil en aiguille, avec la plus parfaite logique, de l'idée de propriété de la femme découle toute la théorie du maquereautage :

Quand un michet touche à la marmite de Polyte, Polyte exige et encaisse une légère indemnité... C'est dans les prix doux, attendu que l'usage du bien d'autrui est de courte durée.

Mais pour une cession complète — comme celle de la femme du flic belge — pour 5.000 balles, c'est donné !

Y a plus d'un type, au ciboulot embrené de préjugés, qui va se récrier.

Pas tant d'exclamations, nom d'une pipe ! Au lieu de faire vos mijaurées et vos tronches en cul de poule, reprenez un tantinet ce qui se passe dans notre société pourrie :

Mille marmites, c'est pas les dos verts qui manquent — seulement, vous ne les apercevez pas parce que les écailles qu'ils devraient porter sur le râble sont collées sur vos lucarnes :

Celui-ci est wilsonné... C'est Madame qui a gagné sa croix — sur un champ de bataille spécial : sur un canapé de chef de division au ministère.

Un tel a obtenu l'adjudication d'une fourniture avantageuse... Grâce à l'influence des qualités qu'avantagent Madame.

Des comtesses réchauffent, par des procédés perfectionnés, de vieux généraux que les victoires remportées à la manille arrosée d'absinthe ont usés... et les maris montent en grade.

J'en passe, nom de dieu !

Les mecs de la haute — c'est un régiment de dos : certes, ils ont des façons moins brutales que Polyte, mais c'est kif-kif.

Ces oiseaux-là sont des marioles qui s'entendent à faire valoir leur bien.

Il ne saurait en être autrement dans une société basée sur le pognon et dans laquelle la femme est la propriété de l'homme.

Quelle saloperie !

—o—

Les anarchos ont sur les relations de l'homme et de la femme des idées qui sont juste l'opposé de la putainerie bourgeoise : ils prétendent que la femme ne doit pas se donner — et se vendre encore moins ! Elle doit rester avec l'homme sur un pied d'égalité, — toujours libre et indépendante.

C'est cotonneux, dans la société actuelle. Pour qu'il en soit ainsi, sans arias, ni trailllements, il faudrait qu'aucune question de pognon n'intervienne dans les relations entre sexes différents.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, il faut foutre cul par dessus tête tout l'édifice social : autorité ! propriété !

Y a pas méche autrement, car tout se tient et s'enchaîne dans notre pourriture de civilisation : y a pas de remède partiel qui puisse nous guérir !

Il faut tout chambarder !

—o—

Y a des pantouffes bourgeoises qui déblatèrent sur les idées anarchotes, avec à peu près autant de savoir qu'un aveugle sur les couleurs : ils savent que leur système c'est, tout bêtement, le retour à la promiscuité primitive.

Pauvres serins ! C'est justement le contraire : les anarchos veulent supprimer la promiscuité et la prostitution qui sont l'essence de la société capitalote.

Actuellement, la femme n'est ni libre, ni indépendante : si elle veut vivre seule il lui faut turbiner sous la coupe d'un patron, en atelier ou chez elle et, sous prétexte qu'elle est du sexe faible, on la paie moitié moins.

C'est, pour elle, l'esclavage économique qui souvent, se double des privautés qu'impose le patron.

D'autre part, si la pauvre bougresse se met en ménage, elle se libère de l'oppression capitaliste, mais elle se colle sous la coupe de l'homme — et si elle a la nigaude-rie de se marier légalement elle devient l'absolue propriété du mari !

Tout ça, c'est la faute de la misère, du mauvais alignement social.

Mais, y a pas de pet que ces horribles cochons de bourgeois trouvent tout ça mal-propre : ça fait leur joint, car ça place les filles du populo dans l'alternative ou de crever de faim ou de se prostituer.

Et voici les conséquences :

En rognant les salaires de la femme, ils s'enrichissent ;

D'autre part, la mistouffe fait baisser le prix de la chair à plaisir... On rigole à bon compte !

Jobe pourriture que le monde bourgeois :

L'homme est chair à canon et chair à travail.

La femme est chair à travail et chair à plaisir !

L'homme est esclave et la femme doublement ; souvent, elle n'est rien autre chose que l'esclave de l'esclave !

Or donc, à quand la liberté ? Quand les niguedouilles voudront !

POPULO ET SES MÉDECINS

Air : La Visite de Charité.

Populo, craignant de mourir.

Fil appeler pour le guérir

De sa dèche chronique,

Les plus célèbres médecins,

— D'aucuns disent les assassins ! —

Du monde politique.

Par téléphone, un Prétendant

— Prince énergique, mais prudent —

Conservant les distances,

Lui dit : « C'est un bon coup d'Etat

Qu'il faudrait, cher sujet, pour a-

Bréger votre souffrance. »

Le gros docteur Opportunard

Vers le pauvre accourut dar-dar

Et dit : « Tout n'est pas rose !

Prenez la vie comme elle vient...

Si vous souffrez, d'autres vont bien !

C'est déjà quelque chose ! »

Un candidat très radical,

Promettant bien mais tenant mal,

Lui confia, bon apôtre :

« Votez pour moi aux élections,

Vous me metrez en position

De vous faire la cote... »

Un patriote, homme éloquent,

Et fort courageux... par moments,

Lui dit : « Je sais vos peines,

Mais la France en a plus encore !

Il lui faut rendre tout d'abord

L'Alsace et la Lorraine. »

Un gendarme qu'il consulta

Lui chanta : « J'ai du bon tabac... »

Afin de le distraire...

Un magistrat lui lut la loi !

Un curé lui promit, ma foi,

Le ciel après la Terre !... »

« Quand nous serons majorités,

Lui dit un fouguez député,

Collectiviste habile,

On connaîtra le vrai bonheur !

Vous verrez ça, brave électeur

Dès l'an quatre ou cinq mille !... »

Sur les drogues des charlatans

Populo bien tardivement,

Concevait quelques doutes,

Quand l'ayant entendu gémir,

Un anarcho vint lui offrir

De partager sa croûte... »

Il lui dit : « Pour guérir tes maux,

Guéris-toi des gens à grands mots,

Et vis sans rien attendre

Des boniments de ces farceurs... »

On n'implore pas le bonheur :

Mon frère, il faut le prendre ! »

Le Malfaiteur de semaine :

GEORGES-GEORGES.

LA PROCHAINE GUERRE

Des aligneurs de chiffres viennent de calculer ce que coûterait la prochaine guerre, s'il prenait fantaisie à nos gouvernants de foutre les populos en marmelade. Voici :

L'Allemagne alignerait 2.550.000
troubades coûtant par jour . . . 25.500.000
L'Autriche, 1.304.000 soldats. . . 13.004.000
L'Italie, 1.281.000 soldats. . . 12.081.000

Ce qui fait pour les armées de
la Triple Alliance. 51.350.000

Eh bien, en cas de guerre, la France et sa bonne amie la Russie boufferaient deux millions de plus chaque jour :

La France aurait 2.544.000 soldats
ce qui ferait, par jour 25.544.000
La Russie 2.800.000 soldats. . . . 28.000.000

Total. 53.540.800

Pour la France seule, le gaspillage serait d'au moins 25 millions par jour.

C'est un sacré chiffre, nom de dieu !

Reste à savoir où l'on pêcherait un pareil magot ?

Ce n'est pas l'impôt qui y suffirait ; dans les temps de crise on paie l'impôt en taillant une basane au percepteur !

Ce n'est pas non plus dans les caisses de l'Etat qu'on pourrait puiser ; au contraire,

il faudrait y en mettre : les caves de la Banque sont farcies de papiers torchecallats et les caisses d'épargne sont à sec. Le pognon est bouloté au fur et à mesure qu'il est versé ; et, pourtant, la gouvernance serait obligée de rembourser ses prêteurs.

Alors, quoi ? C'est très simple : l'Etat n'aurait qu'une ressource, dégraisser les riches, chopper leurs millions et faire la guerre avec.

Ainsi, en cas de guerre, le populo paierait de sa peau et le riche de sa poche !

Voilà ce à quoi on ne réfléchit pas assez, nom de dieu ! Si on songeait à toutes les horreurs, les catastrophes qui nous pendraient au nez en cas de guerre, nul ne serait assez crapuleux pour la souhaiter.

Tous, tous, on gueulerait à pleins poumons : « A bas la guerre ! » et on s'attèlerait avec rage à extirper le militarisme.

Encore une Ligue !

Vlan ! Encore une, nom d'un tonnerre. Dam, tant qu'on y est, c'est comme des lavements : un de plus ou un de moins, ça ne fait ni chaud ni froid.

La nouvelle ligue est le produit d'un bon sentiment : c'est un ramassis de contribuables qui ont la prétention d'arrêter les frais de la gouvernance.

Ces ostrogoths-là ont constaté que, plus on va, plus les impôts enflent et ils ont la naïveté de vouloir y mettre un bouchon.

Evidemment, le mal qu'ils constatent n'est pas niable : l'ogre gouvernemental s'empiffre une belle chie de millions, — et n'est jamais rassasié !

Reste à savoir s'ils prennent le bon chemin pour couper l'appétit aux sangsues de l'Etat ? M'est avis que non ! La nouvelle Ligue fera autant qu'un emplâtre sur un pilier de la tour Eiffel.

Mais, avant d'éplucher le remède, tâtons le mal :

En 1874, après que le territoire eut été libéré et que les cinq milliards d'indemnité de guerre eurent été raqués à l'Allemagne, la note à payer à la gouvernance fut, cette année-là, de 2 milliards et 623 millions.

Depuis lors, la note annuelle n'a fait que grossir ! Pourtant il n'y a pas eu de dépenses énormes et exceptionnelles, kif-kif les milliards de la guerre qu'il avait fallu financer précédemment : la gouvernance n'a eu qu'à faire face au train train ordinaire.

Seulement, voici le hic : nous avons eu à engraisser les prussiens de l'intérieur et, cré pétard, ces charognards sont bougrement plus goulus et plus insatiables que ne le furent les Bismarck, les Moltke et autres légendaires charpateurs de pendules.

Aujourd'hui, l'addition pour 1899 s'élève à 3 milliards et 495 millions. C'est-à-dire qu'il va nous falloir, cette année-ci, carmer à la gouvernance 872 millions de plus qu'en 1874, — presque un milliard !

Et cette note n'a rien d'exceptionnel : elle est plus forte que celle de l'an dernier, tout comme celle de 1898 fut plus forte que celle de 1897, — et ainsi de suite ! C'est une progression régulière : des aligneurs de chiffres ont calculé que, depuis 1874, la gouvernance trouve moyen, chaque année, de nous soutirer environ 35 millions de plus que l'année précédente.

Et, comme nous nous laissons écorcher sans piper mot, il n'y a pas de raison pour que nos grosses légumes modèrent leur barbotage.

Cette fantastique augmentation d'impôts est d'ailleurs une conséquence fatale du développement capitaliste.

Les collectos, que tourneboulent les ren-gaines marxistes, serinent que grâce au développement industriel on va à une féodalité capitaliste et que, avant peu, la Bourgeoisie sera réduite à quelques gros mecs, tandis qu'au dessous grouillera, dans la purée noire, la féculente des mistouffiers.

Cette explication est simple ; elle n'a qu'un défaut, — mais il est fameux : elle n'explique rien du tout !

Voici ce qui se passe : plus on va et plus le nombre des prolos nécessaires à la production diminue, grâce au développement industriel.

Il s'agit de savoir où passent ceux qui sont éliminés ?

Voici : quelques uns, les plus finauds et les plus fripouilles s'embourgeoisent et les richards les admettent dans leur caste. Il n'est donc pas exact (ainsi que le rengalinent les collectos) que le nombre de riches aille en diminuant, — au contraire, le nombre des pleins-de-truffes augmente !

Et augmente aussi le nombre des larbins du capital : sergots, roussins, troubades et autres protecteurs des puissants et des riches, ainsi que les gratte-papiers, les douaniers, les rats-de-cave, etc. Plus on va et plus cette racaille pullule ! Elle se recrute parmi les prolos éliminés de la production réelle et que leurs aptitudes au larbinage et à la feignantise ont recommandé aux dirigeants.

Les autres, ceux qui sont des hommes ne voulant pas plier l'échine, ou qui sont patauds et inaptes à la lutte féroce pour la vie, — tous ceux-là s'en vont, en marge de la société régulière, former la trifouillée des trimardeurs et des sans-turbin.

Voilà le jeu et le développement de la mécanique capitaliste.

Or, quand on a compris cela, il n'y a pas besoin d'être bien marié pour s'expliquer que les impôts augmentent tant et plus, — et aussi pour se convaincre qu'ils peuvent s'accroître à gogo, mais qu'il n'y a pas mèche de les diminuer.

En effet, pour cela, il faudrait : primo, diminuer le nombre des richards, — et ceux-ci ne se laisseront pas faire de gaieté de cœur; deuxième, il faudrait restreindre le chiffre des larbins du capital et de la gouvernance, — et comme cette racaille est la cuirasse protectrice des chameautes, là encore, il n'y aura jamais rien de fait!

Ni l'un ni l'autre des remèdes n'est possible... à moins d'un petit chabanaï qui serait le prélude de la grande liquidation sociale.

Donc, la nouvelle Ligue des contribuables fera chou-blanc.

Et je dis plus : de deux choses l'une : Ou ces ligueurs sont de foutues bêtes, Ou ils veulent nous monter le bobé-chon!

S'ils en pincent réellement pour dégraisser l'impôt qu'ils ne se bornent pas à faire du boniment, — qu'ils commencent à opérer sur eux-mêmes! qu'ils refusent d'être des pique-assiettes, qu'ils foutent leurs privilèges au rancard.

Ces beaux merles ne sont pas sans avoir des litres de rente dans leurs coffres-forts? Qu'ils refusent donc de palper leurs revenus!

Puis, s'ils sont employés dans l'administration de l'Etat, s'ils bouffent à un rateau, qu'ils donnent leur démission et refusent de vivre plus longtemps aux crochets des contribuables!

Et l'impôt s'en trouvera allégé d'autant. S'ils opèrent ainsi, alors on pourra causer.

Jusque là, mille marmites, je les tiens pour des sacrés farceurs!

A COUPS DE TRANCHET

Bien mouché! — La grande andouille, aussi dépendue que pantouffarde, Déroulède, étant allé vadrouiller en Russie, poussa une visite à Tolstoï, histoire de le cramponner avec ses idées de guerre et de revanche.

Tolstoï bouillait à entendre débloquer l'énergumène; il se retint de lui cracher à la gueule et se borna à lui répliquer : « Les frontières des Etats doivent se délimiter, non par le fer et le sang, mais par une sage entente des peuples, et, quand tous les hommes qui pensent comme vous n'existeront plus, il n'y aura plus de guerre. »

Déroulède en était comme une tomate pourrie, mais, ne voulant pas s'avouer cloué il baya que Tolstoï était seul à penser ainsi et que n'importe quel moujik penserait autrement.

— On va voir, répliqua Tolstoï.

Sur ce, tous deux allèrent flâner dans les rues et, voyant le premier moujik qu'ils croisèrent, Tolstoï lui traduisit le dégueulage de Déroulède : « Le Russe et le Français sont des frères et s'aiment, mais entre eux est l'Allemand qui les empêche de s'embrasser. Ce monsieur propose au Russe de donner la main au Français de serrer l'Allemand et de l'écraser! »

Le prolo russe rumina un brin et répondit : « Non, monsieur, je crois qu'autrement serait mieux; le Russe travaillera, le Français travaillera et, le travail fini, ils iront au cabaret avec l'Allemand. »

Cette galbeuse réplique boucha l'égout à paroles de Déroulède et, de retour en France, le jean-foutre ne s'est pas vanté de son jaspinage avec Tolstoï.

Mouchard lessivé! — Ces jours derniers, les réfugiés italiens de Berne ont foutu dans le lac un mouchard italien que la gouvernasse d'Umberto avait envoyé pour les espionner.

Ce qu'il y a de rupinskoff, c'est que les journaux suisses qui racontent la chose (même les plus réacs) trouvent ça très bien et l'approuvent presque.

UN COCHON DE REVENANT!

On le croyait enfoui dans quelque tanière.

Et pas du tout!

Il était tout simplement encaqué à la Cour de Cassation.

C'est du Q. de Vilain-Repaire que je jaspine.

En voilà un malpropre.

M'est avis que s'il en connaissait un plus infect que lui, il s'empresserait d'aller lui bouffer le croupion.

Au lieu de se faire oublier, voici que ce vilain Q. à l'aplomb de se foutre en avant et le loquet de poser à l'honnêteté.

Zut, alors!

Il a du culot, le mec.

Pour couper dans ses rodomontades il faut vraiment ne pas le connaître et ne pas savoir d'où il sort.

Aujourd'hui, il pose au républicain et se donne des allures d'opportuniste bon teint. Il n'a pas toujours eu de telles opinions : ça ne date que de la République.

Précédemment, sous Badingue, il était badingueusard jusqu'aux doigts de pied.

Quand vint la guerre il se foutit des galons et se bombardait officier de l'impératrice — lieutenant du bidet! Il eut l'audace d'aller débloquer dans une réunion publique — mais, nom de dieu, il dévala de la tribune plus vite qu'il n'y était monté.

Quand le régime républicain fut à peu près d'aplomb, le Q. de Vilain-Repaire retourna sa veste avec le sans-gêne d'un jugeur et, de badingueusard, s'afficha républicain.

Ca lui a réussi, nom de dieu!

Il a eu son fade à l'assiette au beurre!

Comme c'était un malpropre, ne refusant à aucune besogne, on lui trouva des saloperies à faire :

Quand il fallut, il y a dix-huit ans, dauber sur les premiers anarchos, c'est le Q. de Vilain-Repaire qui fit les fonctions d'avocat bécheur.

Depuis on l'a employé à une chiée de dégoutations de même calibre; entre autres choses, on l'a chargé d'enterrer la farameuse volerie de Panama, de façon à empêcher qu'on découvre jamais le fin fond de ce pot-aux-ordures.

Après ça, le vilain Q. paraissait si démonétisé qu'on l'avait remis dans un coin de la Cour de Cassation, — la porcherie aux gorêts en retraite du Palais d'Injustice.

Le vilain Q. paraissait fini et voici qu'il fait encore des siennes : il groume après ses copains de la Cour de cassation qui sont chargés d'éplucher l'affaire Dreyfus.

Et il faut entendre ses débinages!

Le plus grand reproche qu'il adresse à ces chats-fourrés, c'est d'avoir payé un grog à Picquart qui avait le gosier sec.

En voilà un crime!

Un jugeur rinçant la dalle à un témoin!

Le vilain Q. ne peut pas se faire à pareils mœurs!

Ce qu'il comprend mieux, c'est les pratiques de l'Inquisition. Voilà qui le botte!

Il en pince pour qu'on laisse les malheureux confire, toute une journée, sans rien dans le bidon, dans les in-paco que les pauvres bougres ont baptisés les « trente-six carreaux » parce que ce sont les trous sans fenêtre, sans lumière, sans air.

Le Q. de Vilain-Repaire ne conçoit le magistrat que comme un concurrent du bourreau.

Peu ou prou, les juges sont cela, — et rien que cela!

Par exemple, quand, par hasard, il se trouve un chat-fourré qui paie un verre à un témoin ou à un accusé, bibi ne désapprouve pas.

La seule chose qui me fasse groumer c'est que ce soit si rare : il y a, au Dépôt et à la Santé plus d'un pauvre bougre qui serait joyeux si son marchand d'injustice lui offrait des grogs.

Il serait donc à souhaiter que les mœurs qui scandalisent le vilain Q. se généralisent.

Ça égayerait un brin le Palais d'Injustice... en attendant qu'on le foute en l'air!

EN BANLIEUE

Saint-Denis. — Il est à ressort, le directeur de la vermicellerie à qui j'ai taillé une légère croupière la semaine dernière.

Le pauvre chéri, il prétend que le père Peinard s'occupe de qui ne le regarde pas.

Vraiment, voilà qui est champêtre.

Alors, chameau, tu ferais crever à la peine des tas de bonnes bougresses et, moi le sachant, je devrais me taire et acquiescer à ta charognerie en ne protestant pas?

Plus souvent, vieux singe!

A preuve que je repique au truc :

Dis-moi donc pourquoi, dans ton bague, les ouvrières qui font treize heures ne touchent que la paye de douze heures?

As-tu de la glu aux pattes et c'est-y ça qui est cause de la diminution des salaires?

Autre chose : pourquoi les inspectrices ne visitent-elles pas ta boîte de fond en comble, comme elles sont censées le faire?

C'est-y que l'odeur de ta cuisine les empêche d'aller plus loin?

Et de trois : pourquoi les copines, fraîches et grondes, kif-kif des pommes d'amour, ne font-elles pas de vieux os dans ton usine?

C'est-y qu'un malpropre que tu connais bien prétend user envers elle du seigneurial droit de cuissage?

Je pourrais t'en conter comme ça, jusqu'à plus soif — je préfère te donner un conseil :

Vois-tu, sois moins mufle, tu t'en trouveras bien. Puis, familiarise-toi avec l'idée qu'un de ces quatre matins tu cesseras d'être un exploiteur, car la jugeotte germe dans les citrons populaires — et aussi la colère!

Et dam, quand s'amènera le grand coup de trafilarg de la loi dont il est question de capitalo — si tu es gentil et que tu prennes les devants, ça t'évitera des châtaignes.

Par contre si, en attendant, tu continues à être mufle, tu pourrais encaisser des marrons.



Au bague Cauvin

Saleux. — Le bouffe-galette Cauvin est-il partisan de la loi dont il est question qui interdirait aux exploiters de foutre des amendes à leurs prolos?

Je ne pense pas, nom de dieu!

Ça pleut, les amendes, dans son bague : son crapuleux sac-à-mistoufles continue ses exploits d'ex-soudard.

L'autre jour, deux bonnes bougresses attendaient du travail; arrive le contre-vache qui, sans s'informer, colle à chacune cinq sous d'amende.

Mais nous attendons du travail qu'on nous prépare! Réplique l'une des bonnes bougresses.

De quoi? Des observations. Tu auras dix sous d'amende... a bavé la bourrique.

La victime n'a pas pipé mot! Oh, ce n'est pas faute d'envie; elle aurait avec joie griffé la hure du mufle.

Elle a réfléchi et n'a pas bronché.

Mais foutre, rien ne se perd dans la vie: le croupion du député-patron et de son garde-chiourme risquent de le constater un jour ou l'autre.

Chouette résultat!

Liancourt. — Le directeur de la grande manufacture de savates que j'ai passé à l'astique l'autre semaine n'est pas content.

Quand le vendeur du caneton s'est annoncé, roucoulant sa chanson, cet animal de parvenu qui, il y a quelques années, traînait la guenille, est sorti de sa canifouine, gueulant pire qu'un régiment de putois:

— Je t'emmielle! Ton sale canard peut imprimer tout ce qu'il voudra, ça ne changera rien aux choses...

Taratata! Ça ne changera rien? A savoir!

Ce qu'il y a de certain, c'est que les pancartes qui portaient le règlement des amendes et qui tapissaient le bague ont été enlevées; ce qu'il y a de certain encore c'est qu'il n'est plus question de la mise à pied que ruminait le mec.

Or donc, sans me pousser du col, je puis dire que mon léger coup d'astique n'aura pas été inutile.

Mendigottages de ratichons

Saint-Gilles est un petit patelin de Saône-et-Loire où, à en croire le ratichon, il y a une nichée de nonnes qui n'ont pas l'auge assez garnie pour s'engraïsser.

Or donc, le sac-à-charbon de l'endroit fait la manche pour ses guenons. Et foutre, comme tous ses congénères, il s'y connaît à carotter le pognon.

Dans une babillarde qu'un copain m'a fait passer, ce ratichon se recommande aux âmes charitables et il affirme que les trous du cul qui lui cracheront de la galette sont assurés de la bénédiction du grand mangeur de blanc Léon XIII — et ce n'est pas tout! Reliquez un becquet du boniment du frocard:

« J'ai fait construire dans ma paroisse une grotte à N.-D. de Lourdes, chaque jour, des prières y sont dites pour nos bienfaiteurs. Chaque jour aussi j'aurai pour eux un souvenir particulier à la sainte-messe; et le premier samedi du mois j'offrirai le saint sacrifice à leurs intentions... »

Est-ce tout? Non, mille charognes. J'en passe, du même tonneau.

Et dire qu'il y aura des gourdiflots assez abrutis pour financer!

C'est triste, nom de dieu!

Mais, ce qui est plus triste, c'est de constater que ces machines-là se pratiquent après vingt-huit ans de république : les opportunistes et les radicaux qui, depuis un quart de siècle, tiennent la queue de la poêle ont été les meilleurs alliés de la frocaille — ils lui ont tout permis, nom de dieu!

Aussi, gare au règlement de comptes!

Le jour ou la montarde montera au nez du populo on foutra républicains et jésuites dans le même sac.

Chemins de fer régionaux

Arles. — Dans les petites Compagnies la volerie est aussi carabinée que dans les grandes; quant à l'exploitation que subis-

sent les prolos, c'est du même tabac, — sauf que c'est pire.

Comme dans toute administration, en haut, une chiée de feignasses se roulent les pouces; leur travail consiste à emmerder les vrais prolos : inspecteurs, chefs de traction, etc.; ça touche, les uns 5.000, les autres 10.000 balles d'appointements... pour rien foutre de propre!

Par contre, les braves turbineurs, employés, chefs de gare et autres palpent de 95 à 120 francs par mois et les mécaniciens, pour un travail épouvantable de quatorze heures par jour reçoivent de 110 à 140 francs.

Y a des gares où le chef de gare constitue, à lui seul, tout le personnel et si, ce qui lui pend au nez plus que des rentes, il s'estropie un jour ou l'autre, on lui cherche des poux dans la tête et on le saque sans indemnité, ni foutre, ni rien!

C'est une autre chanson si un gros bonnet est remercié; alors l'indemnité tombe!

Là, comme partout, les gros matadors vivent aux crochets des petits et ceux-ci sont assez niguedouilles pour ne pas ruer dans le brancard.

Communications

Paris

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Solidarité des Trimardeurs, réunion tous les mercredis, au bar, 44, rue Curial et permanence pour les camarades sans travail, tous les soirs, à 7 h.

Les camarades qui connaissent des emplois quelconques sont engagés à en aviser au plus vite F. Cuisse, au bar, 44, rue Curial.

Baillone

STAINS. — Samedi 14, à 8 h. 1/2 du soir, salle Montaland, rue Carnot, réunion publique contradictoire organisée par le C. R. de St-Denis.

Sujets traités : Que sortira-t-il de l'affaire Dreyfus? La question algérienne.

Orateurs : Menant, Dain, Perron, Bouroude, Mignon, etc. Entrée libre.

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

Dimanche, matinée familiale. Le camarade Libertad fera une causerie sur l'actualité et le camarade Noël Paria lira la « Lutte » de Marcel Saurier. Chants et poésies révolutionnaires.

Province

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Itusiménil, vend toutes les publications libertaires.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

ARLES. — Le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille, voudrait parcourir les campagnes, les marchés et places publiques; ne pouvant acheter une voiture baladeuse, il désirerait connaître un camarade en ayant une de disponible.

TROYES. — Les camarades soucieux de la propagande sont priés de se trouver au rendez-vous suivant, le samedi 14 janvier à 8 h. 1/2 du soir, rue Voltaire, au café du Monument des enfants de l'Aube.

Toutes les personnes qui auraient des plaintes à formuler, abus patronaux, policiers, religieux, etc., peuvent s'adresser au compagnon Montperrin, rue de la Monnaie, 52. Le lundi soir est le dernier délai pour le numéro de la semaine.

GIVONS. — Réunion des camarades de la région, samedi 21 courant, au café Blache, 38, rue Victor Hugo.

En présence du mouvement de réaction qui s'accroît, du retour offensif du cléricalisme et du militarisme, appel est fait aux camarades pour constituer un groupe libertaire et faire énergiquement face à l'ennemi. — G. R.

LE HAVRE. — Tous les dimanches, réunion chez Crespin, restaurateur, rue d'Étretat. Causeries et chansons par des copains.

— J. Lemaire, Amiens. Impossible de se procurer ce que tu m'as demandé, il n'y en a plus. L. G.

Attention, les bons bougres!

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

pour l'année crétine 1899

Avec 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

franco : 0 fr. 35

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués

Le gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. Grandidier, 15, rue Lavoieville, Paris.

Elle a la vie dure la Liberté!... Gare la casse!



A quand ce tableau?

Conte de Noël

PAR
LOUISE MICHEL

Le vieux, élevant sa lanterne, regarda curieusement Pierre qui de son côté trouvait étranges ces deux hommes et même un peu ridicules; un sourire se dessina sur sa bouche sans qu'il se doutât de l'effet qu'il devait produire lui-même, couvert de boue et d'égratignures saignantes; la beauté de son visage, la douceur de son regard et son sourire lui-même eurent raison du vieux.

— Eh l'ami! cria-t-il, je vois que vous aussi vous avez fait la noce, car vous avez pas mal roulé dans les fourrés au lieu de suivre droit votre chemin.

— Ce serait plutôt la tristesse que la joie qui m'aurait troublé, répondit Pierre, qui ne pouvait se fâcher devant la grosse bonhomie du paysan; je viens de l'enterrement de ma mère.

Mais, comme il allait traverser, suivi de son chien, le vieux le relint par le bras; la noce le rendait de joyeuse humeur et par caractère il était bon homme.

— Excusez, dit-il, je ne voulais pas vous offenser et je croirais que vous m'en voulez si vous ne voulez pas trinquer avec moi. À la santé de la belle Manon que mon fils

(2)

Etienne vient d'épouser. Ça vous semble drôle, continua-t-il, mais nous avons apporté de quoi boire dans le chemin, pour n'en pas perdre l'habitude tout d'un coup.

L'autre ne disait toujours rien; le vieux, lui, parlait avec volubilité, débordant de joie et de bienveillance.

— Vous n'allez pas me faire l'affront de refuser.

— Certes non, dit Pierre, l'invitation est faite de trop bon cœur pour cela.

— La nappe est mise, continua le paysan en prenant dans le panier que portait l'autre trois gobelets d'étain et une bouteille encore à demi pleine; puis il déposa les gobelets à terre sur une belle place de neige immaculée.

Les trois hommes prirent leurs verres et les levèrent à la santé de la belle Marion.

— À celle des vôtres aussi! dit le vieux.

— À celle de tous ceux qui souffrent, ajouta Pierre.

Comme ses yeux éclairaient tout son visage, le vieux le regarda avec plaisir et l'autre glissa en dessous un coup d'œil de défiance.

De la bienveillance pour le maître à la bienveillance pour le chien il y avait si peu que le vieillard, en train de munificence, fouilla de nouveau dans le panier, en tira des débris de viande et les offrit à Tom, qui n'osa s'avancer que sur un signe de son maître, tant le don lui semblait au-dessus de ses habitudes.

— Voilà, dit le vieux, un discret animal.

Il échangea encore avec Pierre quelques paroles, tout en remettant les verres dans le panier et jeta la bouteille vide à travers les buissons.

Le chien, à ce moment, répondant à un cri lointain que nul des trois hommes n'avait

entendu au milieu des raffales, se mit à hurler.

— Votre chien n'a pas la note gaie, dit le paysan qui se chargeait de la conversation.

L'autre acquiesça d'un signe de tête.

— C'est le chien de la morte, fit Pierre en caressant la pauvre bête.

— Ça ne fait rien, dit le paysan qui n'avait pas encore parlé, comme ils allaient se séparer, s'adressant à Pierre, vous devriez passer un peu de neige sur votre figure et vos mains, tout le monde ne serait pas comme nous, sortir du bois tout déchiré, et d'un bois comme celui-ci, cela n'inspire pas confiance.

— Vous avez raison, répondit Pierre en regardant ses mains, et avant que la lanterne ait disparu, il les mit à la lumière.

Ce mouvement fit tomber la bourse qu'il avait nouée dans les guenilles de la couverture.

À cette vue les deux paysans disparurent, laissant à terre la lanterne dont Pierre s'éloigna promptement; il était pris pour un meurtrier.

Par des chemins détournés plus longs et plus difficiles que les routes, il rentra dans la soirée seulement chez lui.

La petite Margot n'était pas morte, elle allait mieux au contraire et la joie que lui procura la société du chien contribua autant que les choses réconfortantes qui lui furent données par son père à achever sa convalescence.

Pierre, avec l'un des écus si étrangement trouvés, paya de petites dettes; avec un second, il acheta deux capelines de laine, pour sa femme et sa fille; sur le troisième, il fit provision d'un peu de tourbe pour la cheminée et la partagea avec une vieille femme dont le fils n'avait pas d'ouvrage;

lui, venait de s'embaucher pour tout l'hiver, la chance venait.

Pourtant, quelque chose ennuyait le forgeron, c'était la frayeur des deux paysans à la chute de la bourse; aussi, pour ne pas inquiéter sa femme, il avait attribué la possession de cette bourse aux économies de sa mère. La pauvre femme aurait eu aussi aisément escaladé le ciel que de faire un sou d'économie, ayant vécu au jour le jour pendant toute son existence.

Il ne peut rien m'arriver de cette histoire, pensait Pierre, ce serait trop horrible, ces choses-là n'arrivent pas!

Ce sont, au contraire, ces choses-là qui arrivent.

Vers la fin de novembre on recommença tout à coup à parler du bois, un nouveau crime avait été découvert, on avait retrouvé les restes sanglants d'une vieille femme idiote à demi dévorée par les loups et ayant autour de son cou la chaîne d'or qu'elle avait portée toute sa vie et qui la fit reconnaître par ses filles; le meurtrier l'avait oubliée.

Le fait est que la vieille idiote, qu'on ne pouvait retenir d'errer, avait été étranglée par les loups et que le collier d'or, — qui était en cuivre, — changé depuis longtemps par l'un de ses filles, avait été laissé par les animaux, et non oublié par l'assassin.

C'était le cri de cette malheureuse qu'avait entendu le chien et auquel il avait répondu.

Pierre fut d'abord troublé de cette histoire qui lui rappelait la frayeur des paysans, puis il se dit de plus belle que ces choses-là n'arrivaient pas.

(A suivre.)